



HAL
open science

Le retour du roi Ludd ?

Thomas Pynchon, Bénédicte Chorier-Fryd

► **To cite this version:**

Thomas Pynchon, Bénédicte Chorier-Fryd. Le retour du roi Ludd?. Alliage : Culture - Science - Technique, 1990, 4, pp.70-81. hal-03400771

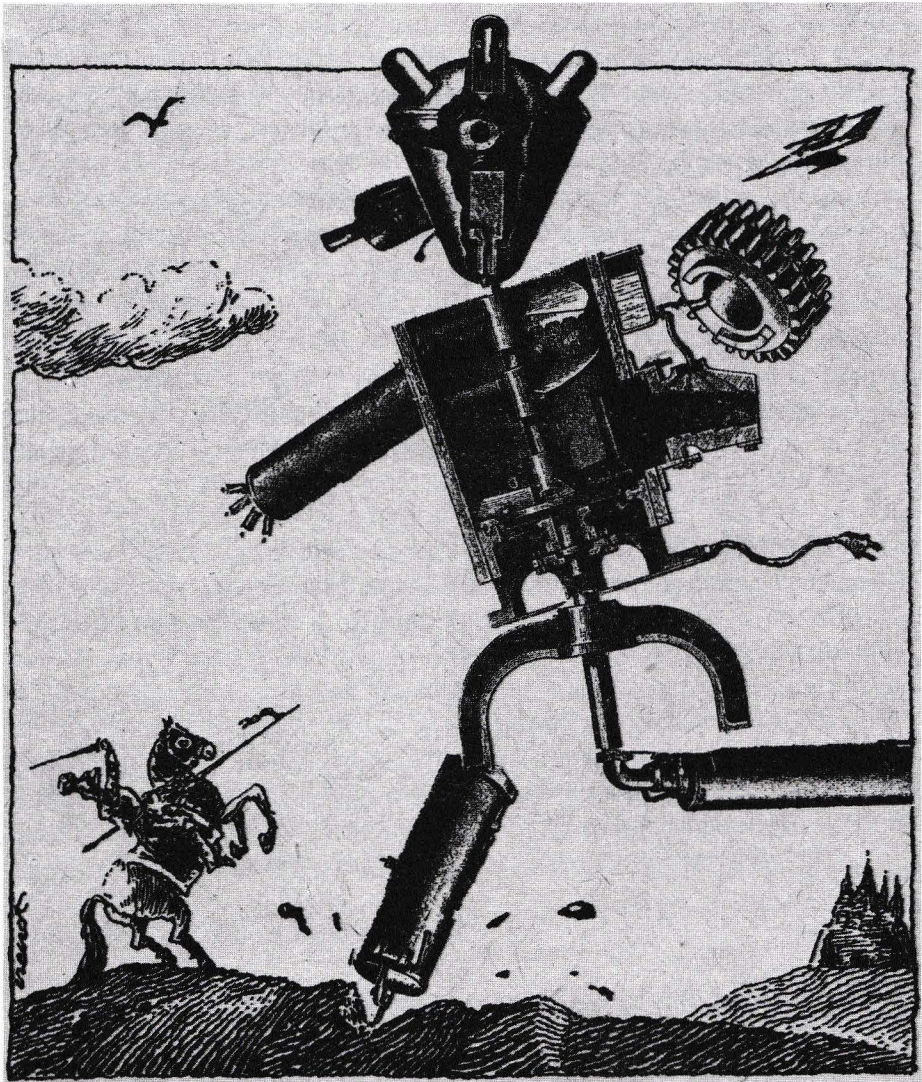
HAL Id: hal-03400771

<https://hal.science/hal-03400771v1>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ANDRZEJ CZECZOT

Le retour du ROI LUDD ?

Thomas Pynchon

Thomas Pynchon est né à Glen Cove, dans l'état de New York, en 1937. Arrêtons-là la biographie : Pynchon en effaçant ses traces (on sait tout de même qu'il a fait des études scientifiques pendant lesquelles il écrit ses premières nouvelles, et qu'il a travaillé chez Boeing) a réussi à disparaître totalement derrière son œuvre, elle-même réduite à quatre romans, un recueil de nouvelles, et quelques articles parus dans la presse. Mais rares sont les écrivains contemporains à avoir suscité autant d'intérêt et une telle masse de discours critiques. Dans un prose foisonnante qui emprunte à tous les styles, fait feu de tout bois, prolifère en tous sens sans crainte du paradoxe, Pynchon met en scène le déclin de la culture occidentale à divers moments de son histoire récente : les années vingt dans *V* (1963 - *V*, Seuil, 1985), les années quarante dans *Gravity's Rainbow* (1973 - *L'arc-en-ciel de la gravité*, Seuil, 1988), les années soixante dans *The Crying of Lot 49* (1965 - *Vente à la criée du lot 49*, Seuil, 1987), et les années quatre-vingt dans son dernier roman, paru en janvier 1990, *Vineland*. Les métaphores empruntant des concepts au domaine scientifique sont essentielles, et permettent à Pynchon de dessiner un monde qui a perdu ses belles certitudes : la thermodynamique y avait introduit l'entropie, la mécanique quantique a rendu l'atome flou, les échafaudages qui tenaient notre monde s'écroulent, il faut affronter l'aléatoire et le désordre qui lui sont constitutifs. Pynchon écrit dans cet espace d'incertitude, à la jonction des contraires, au point de rencontre des deux branches du V, dans l'intervalle qui sépare le lancement d'une fusée V2 de son impact sur Londres (les 800 pages de *Gravity's Rainbow* remplissent cet intervalle). En attendant, donc (que le ciel leur tombe sur la tête ?), des multitudes de personnages se débattent entre paranoïa et schizophrénie, et tous les Systèmes (dont le Système industriel mentionné par Pynchon dans son article) sont en butte aux attaques sournoises et du plus haut comique de diverses Brutes, de «Badasses» dignes héritiers de King Ludd. En opérant cette subversion des cadres, Pynchon se place dans la lignée de ceux qui «manquent de Sérieux» en littérature.

Ce texte a été publié dans *The New York Times Book Review*, le 28 octobre 1984 (traduction et présentation de Bénédicte Chorier).

Comme si cela ne suffisait pas d'être en 1984 ⁽¹⁾, on fête aussi cette année le vingt-cinquième anniversaire de la célèbre conférence de C.P. Snow, qui s'intitulait : «Les deux cultures et la révolution scientifique» ⁽²⁾ ; un texte qui a fait date, car Snow y dénonçait la division croissante, en Occident, de la vie intellectuelle en deux factions : la «littéraire» et la «scientifique», condamnées à une incompréhension et un dédain mutuels. Les thèmes que cette conférence se proposait d'aborder étaient la réforme des programmes scolaires à l'ère du Spoutnik, et le rôle de la technologie dans ce qu'on devait bientôt nommer le tiers-monde. Mais ce qui a retenu l'attention, c'était cette façon de distinguer deux cultures. A l'époque, d'ailleurs, cela a fait beaucoup de raffût. Certains arguments, déjà simplifiés, ont été présentés d'une façon encore plus réductrice, des insultes lancées, voire de violentes ripostes, ce qui donne à cette affaire, malgré le temps qui a depuis estompé tout cela, un air bien désordre.

Aujourd'hui, personne ne pourrait se permettre d'établir une telle distinction. Notre vie a changé depuis 1959 : nous sommes submergés d'une abondance d'informations qui dépasse tout ce que le monde a pu connaître jusqu'ici. La démystification est à l'ordre du jour, tous les pots aux roses ont été découverts, et ils commencent même à se mélanger. On soupçonne immédiatement une fragilité du moi chez quiconque tente encore de se mettre à l'abri derrière un jargon de spécialiste, ou prétend disposer d'une somme de connaissances à jamais «inaccessible» au profane. Aujourd'hui, pourvu qu'il ait le temps, l'instruction, et les moyens nécessaires, n'importe qui peut accéder à pratiquement tous les domaines de connaissance spécialisée dont il peut avoir besoin. Dans ces conditions donc, la querelle opposant les deux cultures n'est plus justifiable. Il n'y a qu'à entrer dans n'importe quelle bibliothèque ou dans une maison de la presse, pour voir qu'il y a maintenant tellement plus de deux cultures que le problème, c'est plutôt de trouver le temps de lire en dehors de son domaine.

Ce qui demeure, après un long quart de siècle, c'est l'élément humain. C.P. Snow, qui avait, après tout, des réflexes d'écrivain, cherchait à définir, non seulement deux types d'enseignement, mais encore deux types de personnalité. Les échos fragmentaires de sempiternels débats et de vieilles rancœurs accumulées au cours des conversations mondaines étaient peut-être parmi les prétextes à cette affirmation sans nuance, et donc fort prisée, de Snow : «Les scientifiques mis à part, les intellectuels n'ont jamais essayé, voulu, ou su comprendre la révolution industrielle». Ces «intellectuels», des «littéraires» pour la plupart, étaient, selon Lord Snow, des «luddites-nés».

A part, peut-être, le Schtroumpf à lunettes, on imagine mal aujourd'hui qui aimerait se faire traiter d'intellectuel littéraire, sauf à élargir la définition du terme à «tous ceux qui lisent et qui pensent», ce qui sonne déjà mieux. Mais se faire traiter de *luddite*, c'est autre chose. Cela soulève des questions du

genre: Y a-t-il quelque chose dans l'activité de la lecture ou de la pensée qui incite, ou qui prédispose les gens à devenir *luddites* ? Peut-on être *luddite* ? Et à propos, c'est quoi, au fond, un *luddite* ?

Historiquement, les *luddites* sont apparus en Grande-Bretagne entre 1811 et 1816. Des bandes organisées d'hommes masqués et anonymes s'y donnaient pour objectif la destruction des machines, principalement celles de l'industrie textile. Ils se réclamaient non pas du roi d'Angleterre, mais de leur roi à eux, Ludd. Il n'est pas certain qu'ils se soient eux-mêmes appelés *luddites*, quoique tout le monde, amis et ennemis, leur ait donné ce nom. C.P. Snow employait ce terme dans une intention nettement polémique, y sous-entendant une peur et une haine irrationnelle de la science et de la technologie. Il en venait à présenter les *luddites* comme les contre-révolutionnaires de cette «révolution industrielle» que leurs épigones modernes n'ont «jamais essayé, voulu, ou su comprendre». Mais, contrairement à la Révolution française ou à la révolution américaine de 1776, la révolution industrielle, quoique leur contemporaine, ne fut pas un combat violent avec un début, un milieu et une fin. Elle fut plus douce, moins décisive, plutôt une sorte de transition au cours d'une longue évolution. L'historien Arnold Toynbee fut le premier à diffuser le terme de révolution industrielle, il y a un siècle, et l'expression a subi sa part de révisionnisme ; récemment encore, dans le *Scientific American* de juillet 1984, Terry S.Reynold, dans son article «Les sources médiévales de la révolution industrielle», avançait l'hypothèse selon laquelle le rôle capital de la machine à vapeur (1765) aurait été nettement exagéré par les historiens. La plupart des machines que la vapeur allait actionner étaient loin d'être révolutionnaires, elles existaient depuis longtemps, et fonctionnaient en fait depuis le Moyen Age à l'énergie hydraulique. La notion d'une «révolution» technologique et sociale, qui fit accéder au pouvoir ceux-là mêmes qui sortirent gagnants des révolutions en France et en Amérique, est depuis des années un argument très pratique pour beaucoup, et en tout premier lieu pour ceux qui, comme C.P. Snow, ont cru pouvoir, en les traitant de *luddites*, accuser leurs adversaires d'être à la fois réactionnaires et anti-capitalistes.

Encore un coup de Ludd !

Mais l'*Oxford English Dictionary* raconte une histoire intéressante. En 1779, dans un petit village du Leicestershire, un dénommé Ned Lud força la porte d'une maison, et, «pris d'un accès de rage démente», détruisit deux machines à tricoter les bas. La nouvelle se répandit. Bientôt, à chaque fois qu'une machine à bas était sabotée (ce qui arrivait régulièrement, nous dit l'*Encyclopedia Britannica*, depuis les années 1710) les bonnes gens sortaient l'expression devenue consacrée : «Tiens, encore un coup de Lud». Quand les briseurs de machines de 1812 (les «frame-breakers», ou «frame-bashers») reprirent

son nom à leur compte, le Ned Lud de l'histoire avait disparu derrière son surnom plus ou moins moqueur de «roi (ou capitaine) Ludd» ; c'était devenu un être mystérieux, entouré d'une aura de sinistre farceur, une présence plus qu'humaine, qui rôdait la nuit dans les villes anglaises, dans les quartiers des bonneteries, un clown maniaque obsédé par une idée fixe : chaque fois qu'il repérait une machine à tricoter, il devenait fou et la détruisait systématiquement.

Un rappel important, pourtant : la cible visée, même lors de la toute première attaque de 1779, n'était pas une invention récente, non plus, d'ailleurs, que nombre de machines de la révolution industrielle. La machine à tricoter existait depuis 1589, selon l'histoire populaire, qui attribue son invention au pasteur William Lee, poussé par la pure malice. Apparemment, Lee était amoureux d'une jeune femme qui s'intéressait plus à son tricot qu'à lui. Il allait la voir chez elle. Elle lui disait : «Désolée, mon révérend, mais j'ai mon tricot à finir». «Quoi ? Encore ?» Au bout d'un moment, ne supportant plus d'être ainsi rejeté, Lee, non pas dans un accès de démence comme Ned Lud, mais avec beaucoup de calme et une grande logique, on peut le supposer, se jura d'inventer une machine qui supprimerait le tricotage manuel. Ce qu'il fit. A en croire l'encyclopédie, le pasteur éconduit mit au point une mécanique «si parfaite qu'elle servit d'unique prototype aux machines à tricoter pendant des siècles».

Le charisme de la Brute

Or, étant donné le temps ainsi écoulé, il devient difficile de penser que Ned Lud était atteint de démence technophobe. Une chose est sûre, ce que les gens ont admiré chez lui, c'est la vigueur et la détermination de son geste. Mais l'expression «dans un accès de rage démente» est de troisième main, et a fait son apparition au moins 68 ans après les faits. De plus, la fureur de Ned Lud n'était pas dirigée contre les machines, pas vraiment. Je me plais à l'imaginer plutôt comme la fureur contrôlée, genre art martial, de la Brute en pleine action ⁽³⁾.

La tradition populaire de la Brute remonte très loin. C'est généralement un homme et, bien que gagnant parfois l'admiration railleuse des femmes, il possède deux vertus qui lui valent une admiration masculine quasi-universelle : c'est un Méchant, et un Costaud. Qu'il soit une Brute ne veut pas forcément dire qu'il soit mauvais, moralement parlant ; c'est plutôt qu'il est capable de faire des dégâts à grand échelle. Ce qui compte en l'occurrence, c'est cette amplification, cette multiplication des effets produits.

Les machines à tricoter qui ont provoqué les premières manifestations luddites étaient déjà cause de chômage depuis plus de deux siècles. Tout le

monde l'avait vu venir — c'était devenu une réalité de la vie courante. Les gens se rendaient compte aussi que, de plus en plus, ces machines devenaient la propriété d'hommes qui ne travaillaient pas, se contentant d'être propriétaires et employeurs. Pas besoin d'un philosophe allemand, ni à l'époque, ni plus tard, pour leur expliquer l'impact que cette évolution avait depuis le début sur les salaires et sur l'emploi. Ce que les gens ressentaient pour ces machines, cela n'a sûrement jamais été une simple horreur irrationnelle, mais quelque chose de plus complexe : cette haine amoureuse qui s'installe entre les humains et la machine (surtout quand la machine existe depuis longtemps) ; sans parler du grave ressentiment suscité par deux au moins de ses effets proliférants, perçus comme une injustice et une menace. Le premier, c'était cette concentration du capital représentée par chaque machine, et la deuxième, la capacité qu'avait chaque machine de mettre un certain nombre d'humains au chômage (la machine «valait» donc autant d'âmes humaines). Ce qui a donné au roi Ludd son charisme de Brute, ce qui a fait d'un héros de village un ennemi public numéro un, c'est qu'il s'est mesuré à ces adversaires supra-humains, dont la présence s'amplifiait, proliférait sans cesse, et qu'il a eu le dessus. Quand les temps sont durs, que nous nous sentons à la merci de forces qui nous dépassent, ne nous tournons-nous pas, à la recherche de quelque force compensatoire, et ne serait-ce qu'en imagination, vers la Brute (le djinn, le golem, le gros-bras, le surhomme) qui saura résister à ce qui risquerait sinon de nous anéantir ? Evidemment, dans la réalité séculière, la destruction des machines était opérée par des gens tout à fait ordinaires, des syndicalistes en avance sur leur temps, qui, à la faveur de la nuit, en groupes solidaires et disciplinés, menaient à bien cette multiplication d'effets.

Frankenstein et le roman luddite

C'était une lutte de classes ouverte. Le mouvement avait trouvé des alliés au parlement, et parmi eux, Lord Byron, dont le tout premier discours à la Chambre des Lords, en 1812, fut un ardent réquisitoire contre un projet de loi qui visait, entre autres mesures répressives, à rendre passible de la peine de mort toute destruction de machines. «Ne vous sentez-vous pas proche des luddites ?», écrivait-il de Venise à Thomas Moore. «Car enfin, si des troubles éclatent, par Dieu, je serai à vos côtés ! Où en sont les tisserands - les destructeurs de métiers à tisser — les luthériens de la politique — les réformateurs ?» Il joignait à sa missive une «aimable chanson», en fait un hymne luddite tellement incendiaire qu'il ne fut publié qu'après la mort du poète. La lettre est datée du mois de décembre 1816 : Byron avait passé l'été en Suisse, où il était resté de longues heures enfermé à la Villa Diodati avec les Shelley, à regarder tomber la pluie, pendant qu'ils se racontaient des histoires de fantômes. Et il se trouve que ce même mois de décembre, Mary Shelley en

était au quatrième chapitre de son roman : *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*.

Si le roman luddite était un genre littéraire, ce roman, une mise en garde contre les risques de perte du contrôle de la technologie et de ceux qui la pratiquent, y figurerait en premier, et parmi les meilleurs. De même, la créature de Victor Frankenstein a toutes les qualités requises pour compter parmi les Brutes de la littérature. «Je résolus», nous dit Victor, «de fabriquer un être de stature gigantesque, c'est-à-dire d'une hauteur d'environ huit pieds, et d'une carrure en proportion» : voilà pour le Costaud. Ce qui l'a conduit à devenir si Méchant, c'est le cœur du roman, enfoui au plus profond : l'histoire, racontée à Victor à la première personne par la créature elle-même, est imbriquée dans le récit de Victor, lui-même inclus dans les lettres de Robert Walton, l'explorateur de l'Arctique. Même si la longévité de *Frankenstein* doit beaucoup au génie méconnu de James Whale, qui l'adapta pour le cinéma, le roman vaut encore aujourd'hui la peine d'être lu, pour toutes les raisons qui font que nous lisons des romans aussi bien que pour sa valeur, plus spécifique, en tant qu'œuvre luddite : c'est-à-dire parce que cette œuvre littéraire où la nuit et les masques entrent en jeu tente de nier la machine.

Voyez par exemple le passage où Victor raconte comment il a assemblé et animé sa créature. Bien entendu, il est forcément un peu vague dans le détail, mais ce qui en ressort, c'est un procédé qui met en œuvre la chirurgie, l'électricité (rien à voir cependant avec les expériences galvaniques de l'extravagant Whale), la chimie, et même, comme on peut le soupçonner grâce à d'obscures allusions à Paracelse et à Albert le Grand, cette forme de magie encore récemment discréditée, l'alchimie. Ce qui est clair pourtant, malgré les boulons qui traversent le cou de la créature dans l'imagerie populaire, c'est que ni ces procédés, ni la créature qui en résulte ne sont d'ordre mécanique.

Voilà l'un des nombreux et intéressants points communs que l'on peut relever entre *Frankenstein* et une autre histoire de Brute, publiée antérieurement par Horace Walpole (1765), et considérée en général comme le premier roman gothique : *Le château d'Otrante*. Tout d'abord, les deux auteurs, pour présenter leur livre au public, usent d'une voix qui n'est pas la leur. La préface de Mary Shelley fut en fait écrite par son mari, Percy, sous sa signature à elle. Il fallut attendre quinze ans pour qu'elle signe sa propre introduction à *Frankenstein*. Walpole, quant à lui, avait inventé toute une histoire pour la publication de son roman, prétendant qu'il s'agissait de la traduction d'un manuscrit en italien du moyen-âge. Ce n'est que dans sa préface à la deuxième édition qu'il avoua être l'auteur du roman.

Ces romans ont aussi en commun, et c'est frappant, une origine nocturne : ils résultent tous les deux de moments de rêve éveillé. Lors de cet été à Genève passé à se raconter des histoires de fantômes, Mary Shelley, au milieu d'une nuit d'insomnie, avait soudain vu la créature amenée à la vie, les images se

présentant à son esprit «avec une clarté qui surpassait celle de la rêverie ordinaire». Walpole avait été éveillé au milieu d'un rêve, «dont tout ce que je me rappelais était ceci : je me trouvais dans un vieux château (...) et là, sur une balustrade au sommet d'un immense escalier, je vis une main gigantesque, revêtue d'une armure».

Dans le roman de Walpole, on retrouve cette main sous la forme de celle de d'Alphonse le Bon, ancien Prince d'Otrante, maître du château et, malgré l'épithète de son nom, une Brute. Comme la créature de Frankenstein, Alphonse est un assemblage de morceaux (casque à plumet noir, pied, jambe, épée, tous d'une taille aussi démesurée que la main) tombés du ciel ou bien simplement matérialisés çà et là sur les terres du château, avec la lente implacabilité du retour de l'inconscient chez Freud. Les forces qui agissent là sont, comme dans *Frankenstein*, d'ordre non mécanique. L'assemblage final de «l'être qui avait la forme d'Alphonse, mais avait pris des proportions extraordinaires», est opéré par des moyens surnaturels : une malédiction lancée sur la famille, et l'intercession du saint-patron d'Otrante.

La résistance à l'Age de Raison

Il me semble que l'engouement pour les romans gothiques qui suivit la publication du *Château d'Otrante* était issu d'un désir profond, et d'ordre religieux, de retour à cet âge mythique désigné sous le nom d'Age des Miracles. De façon plus ou moins littérale, les bonnes gens du dix-huitième siècle croyaient qu'il était un temps reculé où avaient été possibles toutes sortes de choses qui ne l'étaient plus désormais. Les dragons, les géants, les envoûtements. A cette époque, les lois de la nature n'avaient pas encore reçu de formulation très stricte. Ce qui autrefois était véritablement de l'ordre de l'opération magique avait dégénéré, à l'Age de Raison, pour n'être plus qu'opération mécanique. Les rouages sataniques des moulins de Blake représentaient une vieille magie qui, comme Satan, était tombée en disgrâce. Alors que la religion devenait de plus en plus séculaire, allant vers le déisme, voire la non-croyance, les hommes gardaient leur éternelle soif de preuves de l'existence de Dieu et de l'au-delà, leur soif de salut (et si possible d'une résurrection de la chair). Le mouvement méthodiste et, en Amérique, le Grand Réveil spirituel du dix-huitième, ne représentent que deux secteurs du large front de résistance à l'Age de Raison ; firent front aussi le radicalisme, la franc-maçonnerie, ainsi que les luddites et le roman gothique. Chacun à sa manière, ils exprimaient la même réticence profonde à abandonner des croyances, même les plus «irrationnelles», en faveur d'un ordre techno-politique naissant qui savait peut-être ce qu'il faisait, comme il pouvait aussi bien ne pas le savoir. Le mot «gothique» devint alors un mot codé signifiant «médiéval», lui-même prenant alors le sens de «miraculeux» et le gardant, depuis les pré-

raphaélites, en passant par le tarot du début du siècle, les épopées de l'espace dans les bandes dessinées, jusqu'à la «Guerre des Etoiles» et les nouvelles histoires de chevaliers et de sorciers.

Mettre l'accent sur le miraculeux, c'est ôter à la machine au moins quelques-unes de ses prérogatives sur nous, c'est exprimer le souhait, modeste au fond, que des êtres vivants, terrestres et autres, puissent à l'occasion devenir des Brutes assez costauds pour prendre part à des actions d'ordre transcendantal. Ainsi, si l'on applique cette théorie, King Kong (?-1933) devient un saint luddite tout ce qu'il y a de plus classique. On se souvient du dialogue de la dernière scène du film : «Ah, les avions l'ont eu». «Non... c'est la Belle qui a tué la Bête». Et on retrouve là cette même Disjonction à la Snow, quoique sur un mode légèrement différent, entre l'humain et le technologique.

Insuffisamment sérieux...

Mais à s'intéresser ainsi aux violations opérées par le roman sur les lois de la nature (celles qui régissent l'espace, le temps, la thermodynamique, et la plus grande, notre mortalité), on risque d'être taxé par ceux qui sont dans la norme de la littérature d'Insuffisance dans le Sérieux. Montrer du sérieux dans ces questions-là, c'est pour les adultes une façon traditionnelle de se définir en opposition aux enfants qu'ils ont en face d'eux et qui eux, ne doutent pas d'être immortels. Revenant sur *Frankenstein*, qu'elle avait écrit à l'âge de dix-neuf ans, Mary Shelley dit : «J'ai de l'affection pour ce livre, car il est le produit de jours heureux, d'une époque où la mort et la douleur n'étaient que de mots, qui ne trouvaient pas vraiment écho dans mon cœur». Le roman gothique, parce qu'il utilise des images de mort et de spectres aux seules fins de produire des effets spéciaux et des frissons d'horreur à peu de frais, a été classé comme Insuffisamment Sérieux, et confiné dans ses quartiers. Ce n'est d'ailleurs pas le seul genre à qui des limites aussi strictes, disons, soient imposées au sein de la grande Cité de la Littérature. Dans les westerns, les bons finissent toujours par gagner. Dans les romans à l'eau de rose, l'amour triomphe de tout. Dans les romans policiers, le meurtre, qui sert de prétexte à un problème de logique, n'est pratiquement jamais un acte irrationnel. En science-fiction, où des univers entiers peuvent être suscités par de simples séries d'axiomes, on passe facilement outre aux contraintes qui gouvernent notre vie quotidienne. Dans tous ces cas, nous savons bien ce qu'il en est. Nous disons : «Mais dans la vie, ça ne se passe pas ainsi». Ces genres, en mettant l'accent sur ce qui est contraire aux faits, ont failli à la règle de Sérieux ; on leur appose donc l'étiquette infamante de «lectures distrayantes».

Et c'est regrettable, surtout dans le cas de la science-fiction qui a vu, dans les dix ans qui ont suivi Hiroshima, fleurir les talents, et souvent les génies, les plus remarquables de notre histoire. Ce fut un courant de la même

importance que le mouvement Beat, son contemporain, et en tout cas plus important que la littérature conventionnelle de l'époque qui, à quelques exceptions près, était paralysée par le climat politique créé par le mac-carthysme et la guerre froide. La science-fiction, outre qu'elle est une synthèse quasi-idéale des Deux Cultures, se trouve aussi être l'un des principaux refuges, à notre époque, de ceux qui sont de conviction luddite.

En 1945, le système industriel (qui fut, bien plus qu'aucune machine, le véritable produit, et le plus important, de la révolution industrielle) s'était étendu au Projet Manhattan, au programme de construction des fusées à longue portée allemandes, et aux camps de la mort, comme Auschwitz. Pas besoin d'être prophète pour voir comment ces trois courbes de développement risquent bien de converger, et dans un avenir proche. Depuis Hiroshima, on assiste à une croissance incontrôlée de l'armement nucléaire, qui a atteint un degré de précision et une portée illimités à l'échelle planétaire. On envisage sans sourciller un holocauste dont le nombre des victimes s'élèverait à des millions, voire des dizaines de millions : une norme acceptée parmi ceux qui, surtout depuis 1980, mènent notre politique de défense.

Tout cela n'a pas beaucoup surpris ceux qui écrivaient de la science-fiction dans les années cinquante, quoiqu'il reste encore aux esprits luddites de notre époque à inventer une Brute en riposte, une créature assez mauvaise et assez énorme pour pouvoir, même dans le plus irresponsable des romans, être à la mesure de ce qui se passerait dans une guerre nucléaire. Ainsi donc, dans la science-fiction de l'ère atomique et de la guerre froide, on constate que la tendance luddite à nier la machine prend une orientation différente. On insiste moins sur la grosse artillerie, en faveur de préoccupations d'ordre plus humaniste (on fantasme sur l'évolution des paradoxes et des jeux avec l'espace-temps, on philosophe à tour de bras), et on garde presque toujours, ainsi que la critique en a largement discuté, une même définition de l'«humain», distingué tout particulièrement de la «machine». Comme leurs prédécesseurs, les luddites du vingtième siècle se sont tournés avec nostalgie vers un autre âge - et curieusement, c'est vers ce même Age de Raison qui avait forcé les premiers luddites à regretter l'Age des Miracles.

La chanson de Byron

Mais, à ce qu'il paraît, nous vivons maintenant à l'Age de l'Informatique. Comment se présente l'avenir pour ceux qui sont de sensibilité luddite ? Les machines à traitement de texte vont-elles susciter la même hostilité que les machines à tricoter d'autrefois ? J'en doute fort. Des écrivains de tout poil se précipitent en masse pour s'acheter un ordinateur. Les machines se sont si aimablement mises à la portée de l'utilisateur que même le plus déconstruit des luddites peut se laisser séduire, et déposer sa masse pour aller pianoter

sur un clavier. D'ailleurs, il semble qu'on en arrive au consensus suivant : la connaissance, c'est vraiment le pouvoir, la conversion entre argent et information s'opère de façon plutôt directe et, pour peu qu'on arrive à régler les détails matériels, il se pourrait bien que les miracles soient encore possibles. Dans ce cas, les luddites ont peut-être enfin trouvé un terrain d'entente avec leurs adversaires côté Snow, la joyeuse armée des technocrates qui étaient censés «sentir l'avenir couler dans leurs veines». On assiste peut-être à une nouvelle manifestation de l'éternelle ambivalence du luddite à l'égard de la machine ; ou bien peut-être l'espoir du miracle, si profond chez le luddite, est-il venu se placer dans la capacité qu'a l'ordinateur de transmettre l'information à ceux qui en bénéficieront le plus. En consacrant plus d'argent et de temps aux ordinateurs, nous allons guérir le cancer, éviter la catastrophe nucléaire, produire assez à manger pour tout le monde, nous désintoxiquer des produits d'une industrie à qui la cupidité a fait perdre la tête, bref réaliser tous nos rêves les plus fous.

On continue à traiter dédaigneusement de *luddites* tous ceux qui doutent de la technologie, surtout de la technologie nucléaire. Les luddites d'aujourd'hui ne sont plus confrontés à des industriels humains et à des machines vulnérables. Ainsi que l'a prophétisé un célèbre président, luddite malgré lui, Dwight Eisenhower, en arrivant au terme de ses fonctions, il s'est désormais établi un pouvoir permanent d'amiraux, de généraux, et de P.D.G. de multi-nationales, un pouvoir qui nous dépasse complètement, nous autres pauvres idiots (bien sûr, ce n'est pas tout à fait comme ça que Ike l'a dit). Nous sommes tous censés nous tenir tranquilles et laisser faire, même si, à cause de la révolution en matière d'information, il devient de jour en jour moins possible de berner les gens.

Si notre monde survit, il faudra être prêt à affronter à nouveau une grande difficulté (et je suis le premier à vous en avertir) au moment où les courbes de la recherche et du développement en intelligence artificielle, en biologie moléculaire et en robotique convergeront. Aïe. Ce sera incroyable, cela dépassera toutes les prédictions, et même les gros bonnets, espérons-le de tout cœur, en resteront soufflés. C'est là, pour sûr, un sujet d'espoir pour tout bon luddite, pourvu que Dieu nous prête vie assez longtemps. Et en attendant, nous les Américains, nous pouvons trouver un réconfort, si minime, si froid soit-il, auprès de la chanson malicieusement improvisée par Lord Byron, dans ces vers où il identifiait clairement, comme d'autres chroniqueurs de l'époque, les premiers luddites à nos ancêtres révolutionnaires. Voilà comment ça commence :

*Comme au-d' là de l'océan les gars d' la Liberté
S'affranchirent, sans compter, en payant de leur sang,
Nous aussi, camarades, nous aussi,
Nous mourrons au combat, ou bien nous vivrons libres,
Et à bas tous les rois, tous sauf notre Roi Ludd !*

Byron

NOTES

1. Année où l'on commémora et commenta surabondamment le livre *1984*, de G. Orwell.
2. C.P. Snow, homme de sciences et romancier anglais, prononça en 1959 à la Fondation Rede cette conférence restée célèbre. Elle parut en France sous le titre *Les deux cultures* (J.J. Pauvert, collection «Libertés») en 1968, ce qui explique peut-être son faible écho. C.P. Snow est aussi l'auteur de *Science and Government* (1960) et de nombreux romans mettant en scène responsables scientifiques et politiques.
3. Pynchon désigne ce type de personnage par le terme de «Badass» ; le «Badass» parcourt d'ailleurs son œuvre romanesque, sous des déguisements variés, et se livre toujours à des activités subversives ; voir la thèse de B. Chorier, *Le Badass et autres excentriques : de la subversion chez Thomas Pynchon*, 1987.